

RAPPORT SUR LES PRIX DE VERTU

présenté à la

SÉANCE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE METZ

par

A. COSSON

Je suis très reconnaissant à l'Académie de m'avoir chargé cette année du rapport sur les prix de vertu.

C'est en 1783 que fut attribué, pour la première fois, un seul prix. L'orateur fut bref. C'était Jean-Dieu-Raymond de Cucé de Boisgelin, archevêque d'Aix. Il déclara simplement que ce prix, fondé par un citoyen anonyme (c'était Montyon) avait été adjudé à Marie-Marguerite Lespagnier, garde-malade de la comtesse Rivarol; il remit, de ses mains, à la première lauréate la médaille d'or qui lui avait été décernée. Depuis, on a entendu sous la coupole de l'Académie 150 discours sur la vertu.

Aujourd'hui, à Metz, ce sera la 38^e *distribution de prix*. La formule n'est pas rigoureusement juste. A propos d'un lycée, ou d'une école, elle serait mieux à sa place. Les professeurs ont la liste exacte de leurs élèves ; ils les suivent pendant dix mois, chaque année, presque jour après jour ; ils peuvent, en corrigeant leurs devoirs, en les interrogeant, en lisant leurs compositions, leur décerner des prix de valeur décroissante, de l'excellence au dernier accessit.

Quand il s'agit des prix de vertu, comment connaître tous ceux qui en seraient dignes ?

Aurait-on, d'ailleurs, les moyens de les récompenser dignement, même si l'on pouvait en avoir la liste complète ? Mais surtout, avec quels rayons X discerner au fond des cœurs la pensée secrète, le sentiment précis, qui fait toute la valeur d'un acte que l'on ne peut apprécier avec une justice parfaite ?

On pensera peut-être : les récompensés sont peu nombreux et l'on est bien parcimonieux à leur égard. Cette impression, nous

les membres de l'Académie et surtout les membres du Comité spécial, nous l'avons les premiers et plus que qui que ce soit. Que nous sommes loin de croire que nous pouvons récompenser tous ceux qui le mériteraient et que ceux à qui nous donnons des prix, reçoivent tout ce dont nous les jugeons dignes. Nous regrettons, à la fois, notre ignorance et la modicité de nos ressources. Nous pensons à la grande foule des inconnus dont les vertus pourraient servir d'exemple à nous tous. Les journaux nous donnent la liste, toujours trop longue, des voleurs et des criminels, mais ne disent rien de ceux qui vivent dans l'honnêteté et le dévouement tous les jours. Combien dans notre bonne ville de Metz ne savent même pas que nous attribuons à quelques-uns de faibles témoignages de notre admiration et de notre reconnaissance ; et s'ils l'avaient su, combien n'auraient rien réclamé ! Parmi nos lauréats, ceux qui s'adressent à nous directement sont extrêmement rares, et ceux-là même ont, presque toujours, été inspirés, décidés, et même poussés, par des amis. C'est sur cette foule des bienfaisants qui s'ignorent que posent d'aplomb les assises de l'édifice social. Dans un palais, on admire les pierres les plus en vue, celles de la façade, ornées, sculptées et harmonieusement assemblées, mais qui pense aux pierres invisibles des fondements, sans lesquelles la construction n'offrirait, non seulement aucune solidité, mais serait même impossible ?

D'où viennent, à ceux-là, leur dévouement, leur courage, leur patience, leur amour du prochain ? De Celui qui a dit : « Hors de moi, vous ne pouvez rien faire ». Non seulement sa force et son esprit sont nécessaires à qui veut faire le bien, mais, dans ce domaine, nul ne peut rien faire, sans qu'il n'y soit pour quelque chose. Et vraiment, parmi les beaux exemples que nous aurons tout à l'heure sous les yeux, comment ne pas penser que bien des dévouements admirables, révèlent un si merveilleux oubli de soi-même, une si inlassable continuité, même dans l'effort physique nécessaire à certains soins difficiles et prolongés, un amour si profond envers ceux qui souffrent, que ces dévouements ne peuvent s'expliquer par les seules vertus humaines, même les plus sublimes ? Bien plus, je suis sûr de répondre au désir profond de presque tous ceux dont je parle en vous disant de leur part : « Ce que nous avons fait ne vient pas de nous seuls, nous avons été

et nous sommes aidés par Celui qui nous aime et que nous aimons ». Nous pouvons et devons aller plus loin encore. Si, parmi ces êtres dévoués et bons, il en est qui se croient étrangers à Celui que nous n'avons pas encore nommé, et que tous ont reconnu, ils se trompent. Ils ne pourraient pas lui échapper, quand même ils le voudraient. Il s'est si profondément incorporé à notre race dans une solidarité volontaire si complète, que, comme il a porté les douleurs de toute l'humanité, il ressent absolument tout le bien que l'homme peut faire à son prochain. Ecoutez ses propres paroles qui dépassent tout ce que les penseurs les plus profonds, les philosophes les plus intelligents, et les théologiens les plus inspirés et les plus croyants ont pu dire sur la charité.

« Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire avec tous les saints anges, il s'assiéra sur son trône. Toutes les nations seront rassemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres...

« Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus auprès de moi. Alors les justes lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim, et que nous t'avons donné à manger, ou soif et que nous t'avons donné à boire ? Et quand est-ce que nous t'avons vu étranger, et que nous t'avons recueilli, ou nu, et que nous t'avons vêtu ? Ou quand est-ce que nous t'avons vu malade, ou en prison, et que nous sommes venus auprès de toi ? Et le roi leur répondra : En vérité, je vous le dis, en tant que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à *moi-même*. (Evangile selon St-Mathieu, ch. 24).

I. — SAUVETAGES

Le feu. — M. Armand HOLTZ, mécanicien retraité à Longwy, a sauvé des flammes 3 jeunes enfants, en s'exposant lui-même à de grands dangers. (Médaille d'argent, grand module, et diplôme).

L'eau. — M. Walter BAUER s'est porté au secours d'un en-

fant tombé dans un étang dont la glace s'était rompue. (Médaille d'argent, petit module et diplôme).

II. — BONS ET LOYAUX SERVICES

M. Nicolas SCHLEGEL employé pendant 47 ans dans une ébénisterie « a toujours accompli son travail, nous écrit son patron, avec beaucoup de conscience ». De plus, on lui est redevable, en grande partie, de la conservation de la bibliothèque de l'Académie pendant la guerre. (300 francs et diplôme).

M. Bompard, de Volkrange nous fait aussi l'éloge de deux excellents serviteurs :

1° M. Julien MATHIAS de Beuvange qui est venu chez lui à 15 ans pour y rester 37 ans; « son dévouement et son désintéressement, nous dit-il, peuvent servir de modèle ». (250 francs et diplôme).

2° Eugène LOTHON de Metz, père de 7 enfants, est chez lui depuis 42 ans « serviteur dévoué et consciencieux ». (250 francs et diplôme).

MM. Emile LISSE et François CLAUDIN, tous les deux recommandés chaudement par leurs patrons MM. Simon Louis frères à Plautières. Le premier y est depuis 48 ans, le deuxième depuis 50 ans. (200 francs à chacun et diplôme).

M^{me} Marie FUCHS de Metz, employée chez M. Paul Even depuis 35 ans. (200 francs et diplôme).

M^{me} Jeanne RENAUX, restée dans sa place pendant 36 ans, est très recommandée par M. et M^{me} Federspiel. (200 francs et diplôme).

M. Eugène LAGARDE de Bionville-sur-Nied, pour 29 ans de fidélité au travail chez M. Bassompierre à Pétrange. (Médaille de bronze, petit module).

III. — GRANDS DÉVOUEMENTS

M^{me} Maria GARLAND de Vergaville, recommandée par M. Grison, conseiller des orphelins de la commune, par Sœur Sunnen Odile, et par M. le Curé Gøttmann, nous offre un magnifique

exemple de dévouement. A la mort de sa mère elle resta seule, à l'âge de 10 ans, pour tenir le ménage de son père, avec la charge d'un frère de 2 ans plus âgé qu'elle et simple d'esprit, (il a été, de ce fait, réformé au conseil de révision). D'un deuxième mariage, le père eut trois enfants ; mais sa deuxième femme mourut à la suite d'un cancer à la moëlle épinière, qui la tint sur son lit depuis ses dernières couches jusqu'à sa mort. Maria Garland la soigna de manière à faire l'admiration de tous. Elle restait une deuxième fois seule, dans son ménage, pour s'occuper de son père, de son frère insuffisant, et de 3 enfants de 9 ans, 7 ans, et 1 an. « Instituteur, institutrice et prêtre (nous écrit M. Grison, conseiller) ne purent que faire l'éloge des enfants Garland pour leur bonne éducation, leur bonne tenue ». Le père est mort subitement le 19 décembre dernier.

M^{me} Maria Garland a plusieurs fois refusé de beaux partis, pour se donner à sa tâche admirable. L'Académie lui offre 500 francs et un diplôme. Que c'est peu, hélas ! pour une consécration aussi admirable au devoir le plus élevé, le plus agréable à Dieu.

Nous éprouvons le même regret de notre insuffisance devant :

M^{me} Joséphine HUMBERT, demeurant 7, rue de Paris, tout aussi chaudement recommandée. Elle s'est dévouée à ses parents, pendant la plus grande partie de son existence et a vu ainsi passer l'âge où elle aurait pu se marier.

Agée aujourd'hui de 72 ans, elle a perdu, par la faillite d'une banque, les maigres économies qu'elle avait pu réaliser.

(300 frs et un diplôme).

Voici encore les dévouements touchants de M^{me} Emilie RIFF (de Remering-lès-Puttelange) et de M^{me} Marie SCHWARTZ (d'Achain près Morhange).

Toutes deux infirmières visiteuses, toutes deux d'une activité infatigable auprès de ceux qu'elles soignent ou aident à soigner, pour brûlures, blessures, diphtérie, tuberculose etc... M^{me} Schwartz a refusé un traitement offert par la croix rouge allemande, préférant soigner gratuitement nos malades et nos blessés.

(A chacune d'elles 300 frs et un diplôme).

M. Lambert SURKOPF et sa femme Rose HITZ, en service au château de Blettange ont eu un fils tué à la guerre, et un autre qui a perdu un œil. Pendant l'occupation allemande, ils sont restés

seuls gardiens de la propriété qu'ils ont conservée au péril de leur vie « déployant un courage héroïque, malgré les menaces, chaque fois que l'on commettait des déprédations dans le château ». M^{me} Surkopf, en allant de nuit faire une inspection, est tombée dans une ancienne oubliette, dont les Allemands avaient laissé la trappe ouverte. Elle y est restée plusieurs heures, le bras cassé. Magnifique exemple de fidélité courageuse. (300 francs et un diplôme).

M. Peupion, maire de Montigny, nous a signalé le beau dévouement des époux RIPPINGER Jacques et GRACHAIRE Estelle.

Malgré leur situation très modeste, ils ont adopté la fillette de 2 mois laissée avec la mère et deux autres enfants par M. Gœbel, parti pour la guerre. A l'armistice, le père revint aveugle, et reprit sa fillette, mais celle-ci languit et dépérit au point qu'il fallut la rendre aux parents adoptifs. M. Ripinger en 1930 fut enlevé par le tétanos. Sa veuve ne recevant qu'une maigre pension de 150 francs, se mit à faire des ménages, pour élever sa fille adoptive, aujourd'hui excellente dactylo et pleine de reconnaissance pour celle qui s'est si magnifiquement dévouée. (300 francs et diplôme).

Autre adoption :

M. et M^{me} KRIMM, qui tiennent une modeste épicerie, ont une petite fille de 13 ans et un garçon ; ils ont adopté un neveu, aujourd'hui âgé de 11 ans. « La conduite, la propreté, le travail de ce jeune garçon sont exemplaires », nous dit M. Bayer, directeur d'école. Au classement de Pâques, il était 2^e sur 45 élèves. « Cet enfant, ajoute M. Bayer, est tombé dans de bonnes mains. Huit ans de soins et d'affection ont donné ce beau résultat ».

M^{me} Marie MARCHAL à Montigny, âgée actuellement de 70 ans, s'est d'abord dévouée à sa mère, restée veuve avec 3 enfants. A la mort de sa mère, elle a continué à s'occuper des siens avec tout son cœur. Plus tard, une de ses sœurs est devenue veuve, elle l'a recueillie et l'a aidée à élever ses enfants. Plus tard encore, cette sœur est tombée malade, M^{me} Marchal l'a gardée et soignée chez elle. Actuellement, elle consacre ses dernières forces à l'une de ses nièces.

L'amie qui nous la présente écrit: « On peut admirer en elle un modèle vivant de charité chrétienne ».

(300 frs et un diplôme).

IV. — ŒUVRES

Nous donnons à ceux qui se dévouent dans la direction de belles et bonnes œuvres d'autant plus volontiers que, dans leur désintéressement, ils sont heureux de ce qu'on leur donne bien plus pour ceux qui sont l'objet de leur sollicitude et de leurs soins que pour eux-mêmes. C'est alors que l'on voudrait avoir de grands moyens et pouvoir être plus généreux.

L'Ami du sourd-muet. — A ce périodique destiné à ces pauvres déshérités de la Lorraine (déjà récompensé en 1925), l'Académie accorde un prix de 500 francs.

Foyer militaire de Thionville. — Œuvre si utile à nos chers jeunes gens, pendant leur service militaire ; admirablement organisée, elle leur permet de résister à bien des tentations et des entraînements dangereux.

(Un prix de 500 francs).

Armée du salut (à Metz). — Cette œuvre ouverte dans notre ville en 1923 n'a encore reçu aucun secours. C'est un véritable foyer pour les travailleurs peu rétribués, ou en chômage. C'est dire quels grands services elle a pu rendre dans la crise actuelle. On y trouve, pour la somme modique de 70 francs par semaine, une nourriture saine et abondante et un logement convenable. Une soupe coûte 0 fr. 50 ; les autres portions sont à 1 franc. Au cours de l'hiver 1932-1933 des soupes *gratuites* ont été distribuées au nombre de 15.265. En 1932, 22.574 pauvres ont été hébergés. Beaucoup d'entr'eux demandent à être reçus à crédit. Le directeur nous écrit : « Nous avons donné à crédit pour une somme de 7.669 fr. 50, en une année. Elle nous a été presque entièrement remboursée par des hommes qui, si l'on jugeait d'après leur apparence, n'auraient ni le crédit, ni la confiance du meilleur d'entre les meilleurs ». Il ajoute : « Nous cherchons à réaliser la devise de notre fondateur qui a dit : Pour sauver le monde il faut de la soupe, du savon et le salut ».

(Un prix de 600 francs est accordé).

Orphelinat protestant de St-Jean (aux Bordes). — Cette œuvre a eu de grandes difficultés à vaincre, depuis 1918. A cette date, il a débuté avec 16 orphelins, il en a eu 50 l'année dernière, et,

actuellement il en compte une soixantaine. Le recrutement s'opère surtout par l'assistance publique (plus de la moitié). Il faut remonter tous ces enfants au point de vue physique et moral. Une mère, à qui on faisait remarquer l'aspect chétif de l'enfant qu'elle amenait à l'orphelinat, répondit simplement : « Je l'ai élevé au café noir ». Les uns arrivent d'une baraque où l'on vit à 13 les uns sur les autres dans une terrible promiscuité ; d'autres ont vécu dans un milieu où la tuberculose avait commencé son œuvre.

Quant au point de vue moral, il y a presque tout à faire. Des parents (?) ont *poussé* leurs enfants au vol et au mensonge ; comme disent eux-mêmes ces petits malheureux : « On *les a* souvent mentis ». Il y a tant de familles (si on peut dire « familles ») où les enfants ne connaissent pas leur père, ou en connaissent plusieurs. Il en est qui disent, après avoir compris ce qui leur a manqué : « Nous voulons, plus tard, avoir une famille où *tous* aient le *même nom* ». L'un d'eux disait : « Je ne veux pas habiter la ville, je me construirai une petite maison à la campagne, ma femme ne doit pas voir *ce que j'ai vu* ».

Eveil de l'âme et du cœur, provoqué par l'exemple, dans un milieu moral et propre.

La directrice nous écrit : « Donnons à ces enfants malheureux, de la joie et notre affection entière ; tout ce qui est fait avec *amour* ne périra point, et la génération à venir sera meilleure et plus heureuse ».

L'Académie accorde à cet orphelinat un prix de 500 francs.
